

LES OPÉRATEURS ÉPISTÉMIQUES¹

Fred DRETSKE

Supposons que Q soit une conséquence nécessaire de P. En admettant cela et rien de plus, il apparaît, bien sûr plutôt trivialement, que s'il est vrai que P, alors il doit aussi être vrai que Q. Si c'est un fait que P, alors il doit aussi être un fait que Q. S'il est nécessaire que P, alors il doit être nécessaire que Q ; et s'il est possible que P, alors il doit aussi être possible que Q.

Je viens de mentionner quatre préfixes* : «il est vrai que», «c'est un fait que», «il est nécessaire que» et «il est possible que». Dans cet article, je désignerai ces affixes comme des *opérateurs propositionnels* ou simplement des *opérateurs*; quand ils sont affixés à une phrase ou à un énoncé, ils opèrent sur eux afin de générer une nouvelle phrase ou énoncé. La spécificité des quatre opérateurs que je viens de mentionner est que, si Q est une conséquence nécessaire de P, alors l'énoncé que nous obtenons en opérant Q et l'un des quatre opérateurs sera une conséquence nécessaire de l'énoncé obtenu en opérant P et ce même opérateur. Cela peut être dit plus succinctement si nous faisons tenir à «O» le rôle de l'opérateur en question, et à «O(P)» le rôle de l'énoncé obtenu en affixant l'opérateur «O» à l'énoncé «P». Nous pouvons ainsi dire que les quatre opérateurs qui précèdent partagent les propriétés suivantes: si P implique Q, alors O(P) implique O(Q). J'appellerai tout opérateur possédant cette propriété, un *opérateur pénétrant* – ou, quand la précision est nécessaire, un *opérateur pleinement pénétrant*. En opérant sur P, ces opérateurs pénètrent chaque conséquence nécessaire de P.

Nous sommes maintenant en mesure de nous poser une question

¹ Les différentes versions de cet article ont été relues par les départements de philosophie de plusieurs Universités des Etats-Unis et du Canada durant l'année 1969-70. J'ai grandement profité de ces discussions. J'adresse un remerciement tout spécifique à Paul Dietl qui m'a permis de voir un grand nombre de points plus clairement – peut-être pas suffisamment clairement selon son opinion. Pour terminer, mes échanges avec M. Don Affeldt furent extrêmement utiles; je lui dois beaucoup concernant la dernière partie de cet article.

*Il s'agit d'affixes logico-mathématiques, les préfixes étant des opérateurs placés avant les operandes.
[ndt]

préliminaire. La réponse à cette question est assez simple, mais elle ouvrira la voie à des questions plus complexes. Tous les opérateurs propositionnels sont-ils des opérateurs pleinement pénétrants? Tous les opérateurs sont-ils tels que si P implique Q, alors $O(P)$ implique $O(Q)$? Si tous les opérateurs sont des opérateurs pénétrants, alors chacun des énoncés suivants doit être vrai (quand P implique Q):

- (1) Vous ne pouvez pas avoir une raison de croire que P sans avoir une raison de croire que Q.
- (2) Vous ne pouvez pas savoir que P sans savoir que Q.
- (3) Vous ne pouvez pas expliquer pourquoi P est le cas sans pouvoir expliquer pourquoi Q est le cas.
- (4) Si vous assertez que P, alors vous assertez que Q.
- (5) Si vous espérez que P, alors vous espérez que Q.
- (6) S'il est étrange (ou accidentel) que P, alors il doit être étrange (ou accidentel) que Q.
- (7) Si c'était une erreur que P, alors c'était une erreur que Q.

Cette liste commence avec deux opérateurs épistémiques: «avoir une raison de croire que» et «savoir que». Puisque je m'occuperai de ceux-là plus loin dans l'article, mettons-les de côté pour le moment et considérons ceux qui apparaissent à la fin de la liste. Ils suffiront pour répondre à notre question initiale, d'ailleurs leur statut est bien moins problématique que celui de certains autres opérateurs.

«Elle a perdu» implique «Quelqu'un a perdu». Toutefois, il peut être étrange qu'elle ait perdu, et pas étrange du tout que quelqu'un ait perdu. «Bill et Suzanne se sont mariés l'un à l'autre» implique que Suzanne se soit mariée; cependant, il peut être plutôt bizarre – étrange, incroyable – que Bill et Suzanne se soient mariés l'un à l'autre, mais plutôt anodin, et pas du tout bizarre, que Suzanne se soit mariée. Cela aurait pu être une erreur qu'ils se soient mariés l'un à l'autre, et pas une erreur que Suzanne se soit mariée. Ou enfin, «J'ai tiré dans le mille» implique que j'aie tiré soit dans le mille soit à blanc; et bien que j'avoue que c'était par chance (par accident) que j'aie tiré dans le mille, je nierai que c'était par chance (un accident) si j'ai tiré soit dans le mille soit à blanc.

De tels exemples montrent que les opérateurs ne sont pas tous pleinement pénétrants. En effet, des opérateurs tels que «il est étrange que», «il est accidentel que» et «c'est une erreur que» ne parviennent pas à pénétrer certaines des conséquences logiques les plus élémentaires d'une proposition. Considérons ce qu'il en est de «P-Q» et «Q». Clairement, il peut être étrange que P et Q, mais pas étrange du tout que P et pas étrange du tout que Q. Une concaténation d'éléments, dont aucun n'est étrange ou accidentel, peut elle-même être étrange ou accidentelle. Pris en soi, il n'y a rien de bizarre ou de suspect dans le fait que Frank tienne un ticket gagnant de la première course. On pourrait en dire de même à propos de n'importe quelle autre course: il n'y a rien de bizarre ou de suspect dans le fait que Frank tienne un ticket gagnant de la $n^{\text{ème}}$ course. Néanmoins, il y a quelque chose de très bizarre, de très suspect, dans le fait que Frank possède un ticket gagnant de n courses.

Ainsi, non seulement ces opérateurs-là ne sont *pas* pleinement pénétrants, mais ils se trouvent, pour ainsi dire, à l'autre extrémité du spectre. Ils ne parviennent pas à pénétrer certaines des conséquences les plus élémentaires d'une proposition. Je désignerai cette classe d'opérateurs, des opérateurs *non-pénétrants*. Je ne veux pas laisser entendre par cette appellation que de tels opérateurs sont totalement impuissants en la matière – ou qu'ils sont tous uniformes dans leur degré de pénétration. Je veux plutôt dire que dans un sens vague, comparatif, leur *degré de pénétration* est moins grand que celui de tout autre opérateur dont j'aurai l'occasion de discuter.

Nous avons ainsi deux extrémités du spectre avec des exemples pour chacune des deux extrémités. J'appellerai tout ce qui tombe entre ces deux extrêmes un *opérateur semi-pénétrant*. Et, avec cette définition, je suis enfin en mesure d'exprimer le point principal que je souhaite défendre dans le reste de cet article. Simplement, tous les opérateurs épistémiques sont des opérateurs semi-pénétrants. Il y a à la fois un côté trivial et significatif à cette thèse. Tout d'abord, traitons succinctement de l'aspect trivial.

Les opérateurs épistémiques, dont j'entends parler lorsque je dis

que tous les opérateurs épistémiques sont semi-pénétrants, incluent ce qui suit:

- (a) S sait que...
- (b) S voit (ou peut voir) que...
- (c) S a raison (ou a une raison) de croire que...
- (d) Il y a des indices pour suggérer que...
- (e) S peut prouver que...
- (f) S a appris (découvert, s'est aperçu) que...
- (g) En se fiant à nos indices, il est probable que...

Une partie de ce qui a besoin d'être établi pour démontrer que ce sont tous des opérateurs semi-pénétrants tient au fait qu'ils possèdent tous un degré de pénétration plus grand que celui des opérateurs non-pénétrants. C'est le côté trivial de ma thèse. Je dis trivial, parce que cela semble tout à fait évident pour moi que si quelqu'un sait que P et Q – a une raison de croire que P et Q ou peut prouver que P et Q –, de fait il saura que Q – aura une raison de croire que Q ou pourra prouver (dans le sens épistémique approprié du terme) que Q. De même, si S sait que Bill et Suzanne se sont mariés l'un à l'autre, il (doit) savoir que Suzanne s'est mariée (à quelqu'un). Si S sait que P est le cas, il sait que P ou Q est le cas – lorsque «ou» est compris dans un sens qui fait de «P ou Q» une conséquence nécessaire de «P». Ceci n'est pas une revendication au sujet de ce qu'il serait approprié de dire, ou ce qu'une personne pense ou voudrait asserter. Ce ne serait pas approprié de dire à la femme de Jim que vous savez que c'était soit Jim (son mari) soit Harold qui a envoyé à la voisine un cadeau très coûteux *quand vous savez que c'était Harold*. Car, bien que vous sachiez cela, il serait équivoque de le dire – en particulier à la femme de Jim.

Acceptons donc, sans d'autres arguments, que les opérateurs épistémiques ne sont pas des opérateurs non-pénétrants contrairement à «par chance», «il est étrange que», «c'est une erreur que» ou «il est accidentel que». Je voudrais à présent me tourner vers le côté significatif de ma thèse. Avant de le faire cependant, je dois clarifier un point de peur qu'il convertisse l'aspect le plus significatif de ma thèse en quelque chose d'aussi trivial que sa première partie. Quand nous nous occupons des opérateurs épistémiques, il devient crucial de spécifier si l'agent en

question sait que P implique Q.

C'est-à-dire, P peut impliquer Q, et S peut savoir que P, mais il peut ne pas savoir que Q *parce que*, ou peut-être *seulement* parce que, il ne parvient pas à prendre conscience du fait que P implique Q. Quand Q est une simple conséquence logique de P, nous ne nous attendons pas à ce que cela arrive, mais quand les propositions (ou les relations entre elles) deviennent très complexes, cela pourrait se produire plus facilement. Prenons P un ensemble d'axiomes et Q un théorème; S sait que P n'implique pas que S sache que Q uniquement parce que P implique Q ; bien sûr, pour que S ne sache pas que P implique Q, il ne doit pas savoir que Q est un *théorème*. Par conséquent, nos opérateurs épistémiques ne se révéleront *pas* pénétrants si, et peut-être *seulement si*, les agents en question ne sont pas pleinement conscients de toutes les implications de ce qu'ils savent être le cas – peuvent voir qu'il est le cas, ont une raison de croire qu'il est le cas, et ainsi de suite. Si nous étions tous de parfaits logiciens, si nous étions tous parfaitement au courant de toutes les conséquences nécessaires de toute proposition (à supposer que cela soit une classe bien définie), alors peut-être que tous les opérateurs épistémiques deviendraient des opérateurs pleinement pénétrants. C'est que (en supposant que P implique Q) nous *saurions* que P implique Q et alors chaque opérateur épistémique serait un opérateur pénétrant: les opérateurs épistémiques pénétreraient toutes les conséquences connues d'une proposition.

C'est ce dernier point, légèrement modifié, que j'entends rejeter. De fait, j'assumerai tout le long de la discussion que quand Q est une conséquence nécessaire de P, chaque agent concerné *saura cela*. Je traiterai seulement des *conséquences connues* – parce que, dans la plupart des cas, elles sont d'immédiates et d'évidentes conséquences. Je souhaite démontrer que, malgré cette restriction supplémentaire, les opérateurs épistémiques sont *uniquement* semi-pénétrants.

Je pense que beaucoup de philosophes seraient en désaccord avec cette affirmation. La conviction que la valeur épistémique d'une proposition découle de l'implication, que quelle que soit la valeur épistémique de P, la même valeur devrait être accordée *au moins* aux

conséquences connues de P; cette conviction trouve son expression de bien des manières. En logique épistémique: si S sait que P et S sait que P implique Q, alors S sait que Q. En théorie des probabilités: si A est probable et B est une conséquence logique de A, alors B est probable – relativement aux mêmes conditions, bien entendu. En théorie de la confirmation: si une preuve p tend à confirmer une hypothèse h , alors p confirme indirectement toutes les conséquences logiques de h . Mais, peut-être le meilleur indice en faveur de la supposition de la plupart des philosophes que les opérateurs épistémiques sont pleinement pénétrants, c'est la manière dont ils s'en servent comme hypothèses évidentes pour construire leurs arguments.

Quiconque a soutenu ce qui suit me semble assumer la thèse de la pénétrabilité (comme je l'appellerai): si vous ne savez pas si Q est vrai ou faux, et si P ne peut pas être vrai sans que Q soit vrai, alors (manifestement) vous ne savez pas si P est vrai ou faux. Une forme légèrement plus élaborée du même argument fonctionne comme cela: si S ne sait pas si Q est vrai ou faux, alors tout ce qu'il sait pourrait être faux. Si Q est faux (néanmoins), alors P devra être faux. Par conséquent, pour tout ce que S sait, P peut être faux. Donc, S ne sait pas que P est vrai. Ce type d'argument est disséminé partout dans la littérature épistémologique; presque toutes les objections sceptiques en font leur fonds de commerce. S prétend savoir que ceci est une tomate; une conséquence nécessaire du fait d'être une tomate est que ceci n'est pas une imitation habile qui aurait l'apparence, la texture (et si vous voulez, le goût) d'une tomate. Mais S ne sait pas que ce n'est pas une imitation habile qui ne fait qu'avoir l'apparence, la texture (et le goût) d'une tomate – je suppose ici que personne n'est prêt à soutenir que quelque chose qui a l'apparence, la texture et le goût d'une tomate *doit être* une tomate. Donc, S ne sait pas que ceci est une tomate. Nous pouvons, bien sûr, répliquer, avec G.E. Moore, que nous savons *effectivement* que ceci est une tomate (après examen) et puisque les tomates ne sont pas des imitations, nous savons que ceci n'est pas une imitation. Il est intéressant de noter que la réponse présuppose le même principe que l'objection sceptique: les deux supposent que si S sait que ceci est un P et que S sait que tous les P sont des Q, alors S sait que ceci est un Q. La seule différence est que le sceptique effectue un *modus tollens* et Moore un *modus ponens*. Aucun des

deux ne questionne le principe lui-même.

Qu'il s'agisse d'une question de rêves ou de malins génies, d'illusions ou d'hallucinations, le même type d'argument se dégage. Si vous savez que ceci est une chaise, vous devez savoir que vous n'êtes pas en train de rêver (ou trompé par un malin génie), puisque le fait qu'elle soit une chaise (réelle) implique qu'elle n'est pas simplement le fruit de votre propre imagination. De tels arguments présument que les opérateurs épistémiques, et en particulier l'opérateur «savoir que», pénètrent toutes les conséquences connues d'une proposition. Si ces opérateurs n'étaient pas pénétrants, beaucoup de ces objections-là pourraient ne pas être pertinentes. Considérons le dialogue suivant:

S : Comme c'est étrange! Il y a des tomates qui poussent sur mon pommier.

K: Ce n'est pas du tout étrange. Les tomates, après tout, sont des objets physiques, et qu'y a-t-il de si étrange à ce que des objets physiques poussent sur ton pommier?

Ce qui rend la réponse de K si stupide est qu'il traite l'opérateur «étrange que» comme un opérateur pleinement pénétrant: il ne peut pas être étrange qu'il y ait des tomates qui poussent sur votre pommier à moins que les conséquences de ceci (p.ex., qu'il y ait des objets qui poussent sur votre pommier) soient également étranges. De même, il *ne pourrait pas* être pertinent d'objecter à quelqu'un qui affirme savoir qu'il y a des tomates sur votre pommier qu'il ne sait pas – qu'il ne peut absolument pas être certain – qu'il y a réellement des objets matériels. Qu'il s'agisse ou non d'une objection pertinente dépendra de si oui ou non la conséquence particulière du fait qu'il y ait des tomates sur votre pommier est l'une des conséquences que les opérateurs épistémiques pénètrent. Je souhaiterais argumenter dans le reste de cet article que les arguments sceptiques traditionnels exploitent précisément les conséquences d'une proposition que les opérateurs épistémiques ne parviennent pas à pénétrer; précisément les conséquences qui distinguent les opérateurs épistémiques des opérateurs pleinement pénétrants.

Pour soutenir cette thèse, commençons avec quelques exemples qui sont, à mon avis, assez intuitifs, et ensuite passons à des cas plus problématiques. Je commencerai avec l'opérateur «avoir une raison de

croire que», bien que ce que j'ai à dire pourrait être aussi bien dit avec n'importe lequel. Cet opérateur particulier a l'avantage supplémentaire que si l'on peut démontrer qu'il n'est que semi-pénétrant, alors bien des théories de la connaissance (de celles qui l'interprètent comme une forme de croyance vraie justifiée) seraient aussi contraintes de traiter «savoir que» comme un opérateur semi-pénétrant. Car, sans doute, «savoir que» ne saurait pénétrer plus profondément que «les raisons de quelqu'un pour croire que».

Supposons que vous avez une raison de croire que l'église est vide. *Devez-vous* avoir une raison de croire qu'il s'agit d'une église? Je ne demande pas si, de manière générale, vous avez une telle raison; je demande si l'on peut avoir une raison de croire l'église vide sans avoir une raison de croire qu'il s'agit d'une église qui est vide. Assurément, votre raison pour croire que l'église est vide n'est pas *elle-même* une raison de croire qu'il s'agit d'une église; ou elle *n'a pas besoin* d'en être une. Votre raison pour croire que l'église est vide peut être que vous avez simplement fait une inspection minutieuse de l'église sans trouver personne. C'est une bonne raison de croire que l'église est vide. Tout aussi clairement, cependant, ce n'est pas une raison, encore moins une bonne raison, de croire que ce qui est vide est une église. Le fait est, à ce qu'il me semble, que je n'ai pas à avoir *quelle que raison que ce soit* de croire qu'il s'agit d'une église. Bien entendu, je ne *dirais* jamais que l'église était vide (ou que j'avais une raison de croire que l'église était vide) sans avoir cru, et sans doute sans avoir eu une raison de croire qu'il s'agissait d'une église qui était vide. Mais, il s'agit là d'une situation présupposée du fait que je *dise* quelque chose, non du fait que j'aie une raison de croire quelque chose. Supposons que j'aie simplement présumé (correctement, comme il s'avère) que l'édifice était une église. Cela montrerait-il que je n'avais aucune raison de croire que l'église était vide?

Supposons que je vous décrive les «aventures» de mon frère Harold: Harold visite New-York pour la première fois et décide de faire un tour en bus. Il monte dans un bus bondé et s'assied immédiatement à la dernière place restante. La petite vieille dame qu'il a bousculée d'un coup d'épaule pour atteindre sa place se tient debout à côté de lui en lui lançant un terrible regard. Les minutes passent. Enfin, réalisant que mon

frère Harold ne lui céderait pas sa place, la vieille dame soupire et s'en va, résignée, à l'arrière du bus. Ce n'est pas une aventure de bien grande importance, mais tout de même suffisamment, je l'espère, pour illustrer mon propos. J'ai dit que la petite vieille dame réalisa que mon frère ne lui céderait pas sa place. Cela implique-t-il qu'elle ait réalisé ou su qu'il s'agissait de *mon frère* qui avait refusé de lui céder sa place? Clairement non. Nous pouvons dire que S sait que X est Y sans que cela implique que S sache qu'il s'agit de X qui est Y. Nous ne devons pas dire que notre petite vieille dame savait que l'*homme* ou la *personne* ne lui céderait pas sa place. Nous pouvons dire qu'elle a réalisé ou su que *mon frère* ne lui céderait pas sa place (sans, bien entendu, ces italiques), et nous pouvons dire cela parce que le dire n'implique pas que la petite vieille dame ait su ou ait réalisé qu'il s'agissait de mon frère qui avait refusé de lui céder sa place. Elle savait que mon frère ne lui céderait pas sa place, et elle le savait malgré le fait qu'elle ne savait pas quelque chose de nécessairement impliqué par ce qu'elle savait – à savoir que la personne qui avait refusé de lui céder sa place était mon frère.

J'ai soutenu autre part que voir que A est B, que les roses sont fanées par exemple, n'est pas voir, pas même être capable de voir, que ce sont des roses qui sont fanées². Voir une veuve boiter n'est pas voir qu'il s'agit d'une veuve qui boite. Je soutiens maintenant que la même caractéristique se trouve dans tous les opérateurs épistémiques. Je peux savoir que les roses sont fanées sans savoir que ce sont des roses, savoir que l'eau est bouillante sans savoir que c'est de l'eau, et savoir que la racine carrée de 2 est plus petite que la racine carrée de 3 et, cependant, être incapable de prouver ce que cela implique, à savoir que le nombre 2 a une racine carrée.

Une idée générale peut être établie de cette façon: certaines présuppositions sont associées à un énoncé. Ces présuppositions (même si leur vérité suit la vérité de l'énoncé), ne font pas partis de ce qui est *opéré* quand nous opérons un énoncé avec un de nos opérateurs épistémiques. Ceux-là ne *pénètrent* pas ces présuppositions. Par exemple, en affirmant que le café est bouillant, j'affirme que le café est bouillant, mais en disant

² *Seing and Knowing* (Chicago: University Press, 1969), pp. 93-112, et aussi «Reasons and Consequences», *Analysis* (avril 1968).

cela je n'affirme pas que ceci soit du *café* qui est bouillant. Cela est plutôt tenu pour acquis – présumé, présupposé, ou ce que vous voulez... Ainsi, quand je dis que j'ai une raison de croire que le café est bouillant, je ne suis pas en train de dire que cette raison s'applique au fait que ceci soit du café qui est bouillant. Cela est encore présupposé. Je pourrais avoir une telle raison (c'est certain) et les chances sont nombreuses que j'aie en fait une telle raison, ou alors je n'aurais pas pu me référer au fait que je croie que ce qui est bouillant soit du *café*, mais avoir une raison de croire que le café est bouillant n'est pas, dans ce cas, une raison de croire que ceci soit du café qui est bouillant.

D'aucuns s'attendent à ce que si cela est vrai des opérateurs semi-pénétrants, alors cela devra aussi être vrai des opérateurs non-pénétrants; ils devront eux aussi échouer à atteindre les présuppositions. C'est exactement ce que nous trouvons. Il pourrait être accidentel que deux camions se soient percutés, mais pas accidentel du tout que ce soit deux camions qui se soient percutés; les camions étaient les seuls véhicules autorisés sur la route ce jour-là, et donc ce n'était pas accidentel du tout, ou une question de chance, que l'incident se soit produit entre deux camions. Cependant, cela reste un accident que les deux camions se soient percutés. Ou, supposons encore que Mme Murphy donne par erreur à son chat de la nourriture pour chien. Ce n'est pas forcément une erreur qu'elle ait donné cette nourriture à son chat, ou de la *nourriture* à un chat; cela était intentionnel. L'erreur fut que de la nourriture pour chien a été donnée à son chat.

Ainsi, la première classe de conséquences qui différencie les opérateurs épistémiques des opérateurs pleinement pénétrants est la classe de conséquences associée aux présuppositions d'une proposition. Le fait que les opérateurs épistémiques ne pénètrent pas ces présuppositions est ce qui contribue à les rendre semi-pénétrants. Et ceci est un fait extrêmement important. Car, si cela s'avérait vrai, alors pour savoir que les fleurs sont fanées, je n'aurais pas à savoir que ce sont des fleurs (qui sont fanées) et, de fait, je n'aurais pas à connaître toutes ces conséquences qui suivent le fait que ce sont des fleurs, de vraies fleurs, dont je sais qu'elles sont fanées.

Plutôt que de poursuivre dans cette direction, je voudrais nonobstant me tourner vers ce que je considère être un ensemble plus significatif de conséquences – «plus significatif» parce qu’il contient des conséquences qui sont directement impliquées dans la plupart des arguments sceptiques. Supposons l’énoncé suivant: x est A . Considérons un prédicat « B » qui soit incompatible avec A de telle sorte que rien ne peut être à la fois A et B . Il suit alors du fait que x est A que x n’est pas B . En outre, si nous conjoignons B avec n’importe quel autre prédicat Q , il suit du fait que x est A que x n’est pas (B et Q). J’appellerai ce type de conséquence une *conséquence de contraste* et je m’intéresserai à un sous-ensemble particulier de conséquences de contraste, car je crois que les objections sceptiques les plus convaincantes à l’encontre de notre connaissance ordinaire prétendent exploiter un ensemble particulier de celles-ci. L’exploitation se fait comme ceci : quelqu’un prétend savoir que x est A , que le mur est rouge, disons. À ce moment, le sceptique trouve un prédicat « B » incompatible avec « A ». Dans cet exemple particulier, nous pouvons faire tenir à « B » le rôle du prédicat «est blanc». Comme « x est rouge» implique « x est non-blanc», cela implique aussi que x est non-(blanc et Q) où « Q » est n’importe quel prédicat que nous désirons sélectionner. Par conséquent, le sceptique sélectionne un « Q » qui confère une expression à une condition ou à une circonstance dans laquelle un mur blanc apparaîtrait exactement de la même manière qu’un mur rouge. Pour simplifier, nous ferons tenir à « Q » le rôle de: «astucieusement éclairé pour avoir l’air rouge». Nous avons, à présent, cette chaîne d’implications: « x est rouge» implique « x est non-blanc» implique « x n’est pas blanc astucieusement éclairé pour avoir l’air rouge». Si «savoir que» est un opérateur pénétrant, alors si quelqu’un sait que le mur est rouge, il doit savoir que ce n’est pas un mur blanc astucieusement éclairé pour avoir l’air rouge – j’assume ici que les personnes concernées savent que si x est rouge, il ne peut pas être blanc et conçu de manière à paraître rouge. La personne concernée doit savoir que cette conséquence de contraste particulière est vraie. La question est: savons-nous, en général, quoi que ce soit de la sorte? Normalement, nous ne prenons jamais la peine de vérifier l’éclairage; nous acquérons rarement des raisons *spéciales* de croire (même si nous pouvons en parler vaguement, il n’y a aucune raison de le penser) que l’éclairage normal est inhabituel. Le fait est qu’habituellement nous tenons ces questions pour acquises bien que normalement nous avons de

bonnes raisons pour faire ce genre d'hypothèse de routine; je ne crois pas que ces raisons soient suffisamment bonnes sans vérifications spécialement précautionneuses dans le cas particulier, c'est-à-dire dans la situation particulière où nous sommes et dans laquelle nous savons que les conditions sont normales. Pour illustrer mon propos, laissez-moi vous donner un autre exemple – idiot, mais pas plus qu'un grand nombre d'arguments sceptiques qui nous sont familiers. Vous emmenez votre fils au zoo voir des zèbres et, quand votre fils vous interroge, vous lui dites que ce sont des zèbres. Savez-vous que ce sont des zèbres? Eh bien, la plupart d'entre nous auraient une petite hésitation en disant que nous savons cela. Nous savons à quoi les zèbres ressemblent et, par ailleurs, c'est le zoo de la ville et le nom des animaux dans l'enclos est clairement indiqué: «zèbre». Pourtant, quelque chose qui est un zèbre implique que ce ne soit pas une mule et, notamment, pas une mule astucieusement déguisée par les autorités du zoo pour avoir l'air d'un zèbre. Savez-vous que ces animaux ne sont pas des mules astucieusement déguisées par les autorités du zoo pour avoir l'air de zèbres? Si vous êtes tenté de dire «oui» à cette question, pensez un moment aux raisons que vous avez, quelle preuve vous pouvez produire en faveur de cette affirmation. La preuve que vous aviez pour penser que c'étaient des zèbres a été effectivement neutralisée, puisqu'elle ne compte pas pour dire que ces animaux ne sont pas des mules astucieusement déguisées pour avoir l'air de zèbres. L'avez-vous vérifié avec les autorités du zoo? Avez-vous examiné les animaux de suffisamment près pour détecter une fraude? Vous pourriez faire cela, bien sûr, mais la plupart du temps vous ne faites rien de ce genre. Vous vous appuyez sur certaines généralités, des régularités qui vous donnent des expressions pour des remarques du type: «ça n'a pas l'air bien possible» ou «pourquoi les autorités du zoo feraient-elles cela?» Admettre cette hypothèse (si on peut appeler ça comme ça) n'est pas très plausible étant donné ce que nous savons à propos des gens et des zoos. Mais la question ici n'est pas de déterminer si cette alternative est plausible, ni s'il est plus ou moins plausible que ce soient de véritables zèbres dans l'enclos, mais de savoir si cette hypothèse est fautive. Je ne pense pas que vous le sachiez. En cela, je suis d'accord avec le sceptique. Je m'en sépare seulement lorsque le sceptique conclut à partir de cela que nous ne savons pas, par conséquent, que ces animaux dans l'enclos sont des zèbres. Je m'en sépare parce que je rejette le principe qu'il utilise pour

parvenir à cette conclusion – le principe que si vous ne savez pas que Q est vrai, lorsque l'on sait que P implique Q, alors vous ne savez pas que P est vrai.

Je suis en train de suggérer que nous admettons simplement que nous ne savons *pas* que certaines de ces «alternatives sceptiques» contrastées ne sont *pas* le cas, mais nous refusons d'admettre que nous ne savons pas ce que nous avons originairement dit que nous savions. Ma connaissance du fait que le mur est rouge implique certainement le fait que le mur soit rouge; cela implique aussi que le mur ne soit pas blanc astucieusement éclairé pour avoir l'air rouge. Mais, il ne s'ensuit pas du fait que je sache que le mur soit rouge que je *sache* que le mur ne soit pas blanc astucieusement éclairé pour avoir l'air rouge. Pas plus qu'il n'ensuive du fait que je sache que ces animaux soient des zèbres que je sache que ce ne soient pas des mules astucieusement déguisées pour avoir l'air de zèbres. Il y a beaucoup de conséquences de contraste que les opérateurs épistémiques ne pénètrent pas.

Mise à part cette affirmation, quels arguments peuvent être produits pour soutenir cela? Je pourrais continuer à multiplier les exemples, mais je ne pense pas qu'eux seuls puissent soutenir le poids de cette thèse. Celle-ci est suffisamment contre-intuitive en elle-même pour rendre controversés la plupart des meilleurs exemples. Quelqu'un qui est déjà convaincu que le scepticisme est faux et qui est déjà incommodé par les types d'arguments sceptiques que j'ai mentionnés prendra, sans aucun doute, cela comme un argument en faveur de ma thèse que les opérateurs épistémiques sont uniquement semi-pénétrants. Cela, cependant, constitue difficilement un argument contre le scepticisme. Pour ce faire, nous avons besoin de raisons *indépendantes* de penser que les opérateurs épistémiques ne pénètrent pas les conséquences de contraste. Aussi procéderai-je de manière plus systématique. Je proposerai une analogie avec trois autres opérateurs et conclurai par une remarque générale au sujet de ce qu'on peut apprendre, je pense, de ces analogies. Le premier opérateur est «explique pourquoi» ou, de manière plus suggestive (pour les besoins de l'analogie):

(A) R est la raison (la raison explicative) de (pour

laquelle)...

Par exemple, la raison pour laquelle S a cessé de fumer était qu'il avait peur d'attraper un cancer. Le second opérateur a de nouveau à voir avec des raisons, mais dans ce cas il s'agit d'une raison qui tend à *justifier* quelqu'un à faire quelque chose:

(B) R est une raison pour... (S de faire Y).³

Par exemple, le fait que des gens vendent ici exactement la même (marque de) voiture bien meilleur marché qu'ailleurs est une raison d'acheter la voiture ici plutôt qu'ailleurs. Son statut de raison dépendra, cela va de soi, de diverses circonstances, mais on peut aisément imaginer des situations dans lesquelles cela serait une raison pour quelqu'un d'acheter sa voiture ici. Enfin, il y a une relation modale particulière qui peut être interprétée comme un opérateur propositionnel:

(C) R ne serait pas le cas à moins que...

Par exemple, quelqu'un n'aurait pas joué sept faux atouts à moins d'avoir eu les quatre as. J'abrégierai cet opérateur ainsi: «R → ...»; par conséquent, notre exemple peut être réécrit «quelqu'un a joué sept faux atouts → il a eu les quatre as».

Chacun de ces opérateurs a des caractéristiques semblables à celles de nos opérateurs épistémiques. Si l'on retrace le chemin que l'on a déjà parcouru, on trouvera, je pense, que ces opérateurs pénètrent tous plus profondément que l'opérateur non-pénétrant-type. Si R explique pourquoi (ou est la raison que) P et Q soient le cas, alors il explique pourquoi (ou est la raison que) Q soit le cas⁴. Si je peux expliquer pourquoi

³. Contrairement à nos autres opérateurs, celui-là n'a pas d'*operans* propositionnel. En dépit des différences plutôt évidentes entre ce cas et les autres, je continue de croire qu'il est utile d'attirer l'attention sur leurs caractéristiques analogues.

⁴. Il faut prendre garde de ne pas confondre une conjonction entre propositions (*sentential conjunction*) avec des expressions de même consonance entraînant une relation entre deux choses. Par exemple, dire que Bill et Suzanne se sont mariés (si l'on veut dire par là qu'ils se sont mariés l'un à l'autre), quoique cela implique que Suzanne se soit mariée, cela ne l'implique pas par simplification. «Avoir une raison pour laquelle» pénètre par simplification logique non pas par le type d'implication représenté par ces deux propositions, c'est-à-dire que la raison pour laquelle ils se sont mariés est qu'ils s'aimaient l'un l'autre; qu'ils s'aimaient l'un l'autre n'est pas la raison pour laquelle Suzanne s'est mariée.

Bill et Harold sont toujours invités à chaque fête, je peux expliquer pourquoi Harold est toujours invité à chaque fête. Du fait que c'était une erreur pour moi de quitter mon emploi il ne s'ensuit pas que ce fût une erreur pour moi de faire quelque chose, mais si j'avais une raison de quitter mon emploi, il s'ensuit effectivement que j'avais une raison de faire quelque chose. Et si l'herbe n'était pas verte sans avoir eu du soleil et de l'eau en abondance, il s'ensuit que l'herbe ne serait pas verte sans avoir eu de l'eau.

En outre, les similitudes persistent quand on examine les conséquences présuppositionnelles. J'ai défendu l'idée que les opérateurs épistémiques ne parviennent pas à pénétrer les présuppositions; les trois opérateurs ci-dessus manifestent la même caractéristique. En expliquant pourquoi il prend son repas de midi au travail, je n'explique pas du tout (ou je n'ai pas besoin d'expliquer) pourquoi il va au travail ou pourquoi il travaille. L'explication peut être évidente dans certains cas, bien entendu, mais le fait est que je n'ai pas besoin d'être capable d'expliquer pourquoi il travaille (il est *si riche*) pour expliquer pourquoi il prend avec lui son repas de midi au travail (la nourriture de la cafétéria est *si mauvaise*). La raison pour laquelle les ormes sur Main Street sont mourants *n'est pas* la raison pour laquelle il y a des ormes sur Main Street. J'ai une raison de nourrir mon chat, mais pas une raison (en tout cas pas la même) d'avoir un chat. Et bien qu'il soit tout à fait vrai qu'il n'aurait pas su nos plans si le secrétaire ne lui en avait pas parlé, il ne s'ensuit pas qu'il n'aurait pas su nos plans si *quelqu'un d'autre que le secrétaire* lui en avait parlé, c'est-à-dire que (Il a su nos plans) → (Le secrétaire lui en a parlé), même s'il *n'est pas vrai* que (Il a su nos plans) → (C'était le secrétaire qui lui en avait parlé). Cependant, le fait que c'était *le secrétaire* qui lui en avait parlé est, dans ma terminologie, une conséquence présuppositionnelle du fait que le secrétaire lui en avait parlé. De même, si Georges est là pour mettre le feu au premier bâtiment vide qu'il croise, il pourrait être vrai de dire que Georges n'aurait pas mis le feu à l'église à moins que l'église ait été vide, mais être faux de dire que Georges n'aurait pas mis le feu à l'église à moins qu'il s'agissait d'*une église*.

Je voudrais à présent argumenter que ces trois opérateurs ne pénètrent pas un ensemble donné de conséquences de contraste. Dans la

mesure où les opérateurs épistémiques sont semblables à ces opérateurs, nous pouvons alors inférer, par analogie, qu'ils ne parviennent également pas à pénétrer des conséquences de contraste données. Il est vrai que c'est une forme faible d'argument, car elle dépend comme il se doit de fondements permettant de penser que les trois opérateurs ci-dessus et les opérateurs épistémiques partagent, ici, la même logique. Néanmoins, l'analogie est révélatrice; d'aucuns la trouveraient même convaincante⁵

(A) Les murs roses de mon salon jurent avec mon vieux canapé vert. Après l'avoir remarqué, j'entreprends de peindre les murs dans une teinte verte complémentaire.

C'est la raison que j'ai, et que je donne, de peindre les murs en vert. A présent, en ayant cette explication pour laquelle j'ai peint les murs en vert, je ne pense pas avoir une explication de deux autres choses, qui, toutes deux, sont impliquées par ce dont j'ai une explication. Je n'ai pas expliqué pourquoi je n'ai pas acheté un nouveau canapé ou couvert le vieux canapé avec une housse convenable, *au lieu* de peindre les murs en vert. Je n'ai pas expliqué non plus pourquoi, au lieu de peindre les murs en vert, je ne les ai pas peints en blanc et éclairés d'une lumière verte. Le même effet aurait été obtenu, le même objectif aurait été atteint, quoiqu'à bien plus grands frais.

Je m'attends à ce que quelqu'un m'objecte ceci: bien que l'explication donnée pour peindre les murs en vert n'explique pas (par elle-même) pourquoi on n'a pas plutôt changé le canapé; néanmoins, elle réussit à être une explication pour laquelle les murs ont été peints en vert seulement dans la mesure où il y a une explication pour laquelle on n'a pas plutôt changé le canapé. S'il n'y a aucune explication pour laquelle je n'ai pas plutôt changé le canapé, alors il n'y a eu aucun examen réel (complet) du fait que les murs ont été peints en vert.

⁵Je pense que ceux qui sont enclins à soutenir une théorie causale de la connaissance devraient être particulièrement intéressés par l'opérateur «R → ...», puisque, vraisemblablement, il sera impliqué dans de nombreux exemples de connaissance («nombreux», non pas «tous», puisque l'on pourrait souhaiter excepter une certaine forme de connaissance immédiate – la connaissance de ses propres états psychologiques par exemple – de la théorie causale). Si cet opérateur est uniquement semi-pénétrant, alors toute théorie de la connaissance qui repose sur la relation exprimée par cet opérateur (comme, je le pense, les théories causales le doivent) sera très proche de soutenir une théorie de «savoir que» comme «semi-pénétrant».

Je pense que cette objection est mauvaise. Je pourrais, bien entendu, avoir une explication pour laquelle je n'ai pas acheté un nouveau canapé: j'aime le vieux canapé, ou il a une valeur sentimentale. Mais là encore, je pourrais ne pas avoir d'explication. Il ne m'est simplement jamais venu à l'esprit de changer le canapé; ou (si quelqu'un pense que le fait qu'il ne me soit jamais venu à l'esprit de changer le canapé est une explication pour laquelle je n'ai pas changé le canapé) je pourrais y avoir pensé mais décidé, pour une raison (s'il y en a) dont je ne me souviendrais plus, de garder le canapé et de peindre les murs. Pour ainsi dire, je ne peux pas expliquer pourquoi je n'ai pas changé le canapé. J'y ai pensé mais je ne l'ai pas fait. Je ne sais pas pourquoi. Toujours est-il que je peux vous dire pourquoi j'ai peint les murs en vert; ils juraient avec le canapé.

(B) Le fait qu'ils vendent des Xs bien meilleur marché ici qu'ailleurs peut être une raison d'acheter vos Xs ici, mais cela n'a assurément pas besoin d'être une raison de faire ce qui est une conséquence nécessaire du fait d'acheter vos Xs ici, à savoir ne pas voler vos Xs ici.

(C) Supposons que S opère en des circonstances parfaitement normales, un ensemble de circonstances dans lesquels il est vrai de dire que le mur que S voit ne lui semble pas vert (en ce moment) à moins que le mur eût été vert (s'il eût été d'une tout autre couleur, il aurait paru différent à S). Bien que nous puissions aisément imaginer des situations dans lesquels cela soit vrai, il ne s'ensuit pas que le mur ne semble pas vert (en ce moment) à S s'il avait été astucieusement éclairé en blanc pour avoir l'air vert, c'est-à-dire que

(i) Le mur semble vert (à S) → le mur est vert.

(ii) Le mur est vert implique que le mur n'est pas blanc astucieusement éclairé pour paraître vert (à S).

sont tous les deux vrais; cependant, il *n'est pas vrai* que

(iii) Le mur semble vert (à S) → le mur n'est pas blanc astucieusement éclairé pour paraître vert (à S).

Il y a des dizaines d'exemples qui montrent l'impénétrabilité

relative de cet opérateur. Nous pouvons dire avec raison que A et B ne seraient pas entrés en collision si B n'avait pas dévié de la trajectoire au dernier moment, et cependant nous pouvons concéder qu'ils seraient entrés en collision sans aucune déviation de la part de B si la direction dans laquelle A se déplaçait avait été convenablement modifiée au départ.⁶

La structure de ces cas est pratiquement identique à ce qui est apparu dans les cas des opérateurs épistémiques, et je crois qu'en regardant d'un peu plus près cette structure, nous pouvons apprendre quelque chose de vraiment fondamental au sujet de notre classe d'opérateurs épistémiques et, en particulier, au sujet de ce que cela veut dire de savoir quelque chose. Si je puis m'exprimer ainsi, dans le contexte de ces opérateurs, aucun fait n'est une île perdue. Si nous nous contentons uniquement de répéter les faits, alors nous pouvons dire que c'est un fait que Brenda n'a pas voulu prendre un dessert (même si c'était inclus au menu). Nous pouvons dire cela sans avoir aucune idée à propos de quelle genre de personne est Brenda ou ce qu'elle aurait fait si elle avait commandé un dessert. Néanmoins, si nous intégrons ce fait, disons, à l'intérieur d'un contexte explicatif, si nous essayons d'expliquer ce fait, celui-ci apparaît soudainement au cœur d'un système de faits liés entre eux, au sein d'un système d'alternatives (*alternatives*)** possibles qui

⁶ L'explication pour laquelle la relation modale entre R et P ($R \rightarrow P$) ne parvient pas à s'emparer des (pénétrer les) conséquences logiques de P (i.e., $R \rightarrow Q$ où Q est une conséquence logique de P) doit se trouver dans l'ensemble des circonstances qu'on tient pour acquis, ou déterminé, dans des conditionnels. Il y a certaines conséquences logiques de P qui, en faisant référence à des circonstances tacitement tenues pour déterminées dans le conditionnel original ($R \rightarrow P$), introduisent une variation possible dans ces circonstances et, de là, mènent à un réseau différent de conditions déterminées sous lequel on peut affirmer la vérité de $R \rightarrow P$. Par exemple, dans le dernier paragraphe du texte, quand il est dit que A et B ne seraient pas entrés en collision si B n'avait pas dévié de la trajectoire au dernier moment, la vérité de ce conditionnel prend clairement pour acquise que A et B aient les trajectoires antérieures qu'ils avaient, en fait, au départ. Etant donné certains faits, y compris le fait qu'ils voyageaient dans la direction qu'ils avaient, ils ne seraient pas entrés en collision si B n'avait pas dévié de sa trajectoire initiale. Certaines des conséquences logiques de l'énoncé que B ait dévié de sa trajectoire ne laissent pas, cependant, ces conditions inchangées - p.ex., B ne s'est pas déplacé dans une ligne droite parfaite avec une direction de 20 contrairement à l'angle qu'il a effectivement pris. Cette conséquence « bricole » les circonstances originaires considérées comme acquises (déterminées), et il en découlera habituellement un échec de la pénétration quand cela se produit. Cela n'a pas besoin d'être vrai que A et B ne seraient pas entrés en collision si B s'était déplacé dans une ligne droite parfaite avec une direction de 20 contrairement à l'angle qu'il a effectivement pris.

** A partir de cette ligne, nous avons choisi de traduire le terme anglais « alternative » par son équivalent français; toutefois il ne faut pas l'entendre ici comme alternative entre deux énoncés disjoints (soit/soit), mais comme une possibilité contrefactuelle (cf. note 7). [ndt]

servent à définir *ce qui est expliqué*. Et ce qui est expliqué est fonction de deux choses – pas seulement du fait (Brenda n’a pas commandé un dessert), mais aussi de la chaîne d’alternatives pertinentes. Une alternative pertinente est une alternative qui aurait pu se réaliser dans les circonstances présentes si l’état de fait actuel ne s’était pas matérialisé⁷. Quand j’explique pourquoi Brenda n’a pas commandé un dessert en disant qu’elle était repue – faisait un régime, n’aimait rien sur la carte des desserts –, j’explique pourquoi elle n’a pas commandé un dessert *plutôt que* – à l’opposé, ou au lieu de – commander un dessert et *le manger*. Il s’agit d’une alternative concurrente qui aide à définir ce que je suis en train d’expliquer lorsque j’explique pourquoi Brenda n’a pas commandé un dessert. Changez ce contraste (introduisez un ensemble différent d’alternatives pertinentes) et vous changerez ce qui est expliqué et, par conséquent, ce qui compte comme une explication alors même que c’est, pour ainsi dire, le même fait qui est expliqué. Examinons les contrastes suivants: commander un dessert et le jeter au serveur, commander un dessert et le ramener à la maison pour un ami malade. Avec ces contrastes, aucune des explications ci-dessus n’est désormais une explication pour laquelle Brenda n’a pas commandé un dessert. Quiconque voulant vraiment savoir pourquoi Brenda n’a pas commandé un dessert et ne l’a pas jeté au serveur ne sera pas aidé en disant qu’elle était repue ou faisait un régime. C’est tout ce qu’il y a à dire sans le contexte d’explication et sans le contexte de nos autres opérateurs; la proposition sur laquelle nous opérons doit être comprise en étant intégrée dans la matrice des alternatives pertinentes. Nous expliquons pourquoi P, mais nous le faisons à l’intérieur d’un réseau d’alternatives concurrentes A, B et C. En outre, si l’alternative D ne se trouve pas dans cet ensemble contrasté – pas dans le système d’alternatives pertinentes –, alors même si non-D suit nécessairement le fait que P, avec l’explication de P, nous n’expliquons pas pourquoi non-D. Bien que le fait que Brenda n’ait pas commandé un dessert et ne l’ait pas jeté au serveur suive

⁷ Je suis conscient du fait que la caractérisation «d’alternatives pertinente» n’est pas, en tant que telle, très éclairante. Je ne suis pas certain de pouvoir être plus précis. Ce que je peux ajouter pourrait s’exprimer ainsi: si Brenda avait commandé un dessert, elle ne l’aurait pas jeté au serveur, fourré dans ses chaussures, ou pris à la maison pour le donner à un ami malade – elle n’a pas d’ami malade. Aucune de ces alternatives n’aurait pu se réaliser dans les circonstances présentes si l’état de fait actuel ne s’était pas matérialisé. Par conséquent, il n’y a pas d’alternative pertinente. En d’autres mots, le «aurait pu» dans ma caractérisation d’alternative pertinente ne sera pas impacté en termes contrefactuels.

nécessairement le fait qu'elle n'ait pas commandé un dessert (le fait qui est expliqué), cette conséquence nécessaire n'est pas expliqué par l'explication du fait. Les seules conséquences de contraste que cet opérateur pénètre sont celles figurant parmi les alternatives pertinentes dans une explication originale.

Il en va de même avec nos opérateurs épistémiques. Savoir que x est A est savoir que x est A à l'intérieur d'un réseau d'alternatives pertinentes B, C et D. Cet ensemble de contrastes, mêlé au fait que x soit A, sert à définir ce qui est su lorsque quelqu'un sait que x est A. Personne ne peut changer l'ensemble de contraste sans changer en même temps ce qu'une personne est censée savoir lorsqu'elle est censée savoir que x est A. Nous possédons des moyens subtils de faire mouvoir ces contrastes et, ainsi, changer ce qu'une personne est censée savoir *sans changer la phrase que nous utilisons pour exprimer ce que la personne sait*. Prenons le fait qu'Alphonse ait tué Otto. En changeant l'accentuation des mots nous pouvons invoquer un ensemble de contrastes différent et, ainsi, altérer ce que S est censé savoir quand il est censé savoir qu'Alphonse a tué Otto. Nous pouvons dire, par exemple, que S sait qu'*Alphonse* a tué Otto. Dans ce cas (et je pense que c'est de cette façon dont nous comprenons normalement cette phrase lorsqu'il n'y a pas d'accentuation *spéciale*), on est en train de dire que S connaît l'identité de l'assassin d'Otto, que c'était *Alphonse* qui a tué Otto. Par conséquent, nous nous attendons à ce que les raisons de S pour croire qu'Alphonse a tué Otto consistent en des faits qui distinguent Alphonse comme l'agresseur *plutôt* que Georges, Mike, ou quelqu'un d'autre. D'un autre côté, nous pouvons dire que S sait qu'Alphonse *a tué* Otto. Dans ce cas on est en train de dire que S sait *ce qu'Alphonse a fait à Otto*; il l'a tué *plutôt* que de simplement le blesser, le menacer, etc. Une bonne raison pour croire qu'*Alphonse* a tué Otto (plutôt que de simplement le blesser) est qu'Otto soit mort, mais ce n'est pas tant une raison que cela (pas une raison du tout en fait) pour croire qu'Alphonse a tué Otto. Modifier l'ensemble de contrastes (de «Alphonse plutôt que George ou Mike» à «le tuer plutôt que le blesser ou le menacer») en changeant l'accentuation des mots modifie ce que qu'une

personne présume savoir quand elle est censée savoir qu'Alphonse a tué Otto⁸. On peut faire ici la même remarque que l'on a faite dans le cas des explications: l'opérateur pénétrera *uniquement* les conséquences de contraste qui font partie du système d'alternatives pertinentes structurant le contexte original dans lequel une connaissance a été avancée. De même que nous n'avons pas expliqué pourquoi Brenda n'a pas commandé un dessert et ne l'a pas jeté au serveur quand nous expliquons pourquoi elle n'a pas commandé un dessert (bien que, ce que nous avons expliqué - qu'elle n'ait pas commandé un dessert - implique cela), de même en sachant qu'Alphonse a tué Otto (en sachant que ce qu'Alphonse a fait à Otto c'est de l'avoir tué) nous ne savons pas *nécessairement* (bien que nous le pourrions) qu'Alphonse a tué Otto (que c'était Alphonse qui avait tué Otto). Rappelez-vous l'exemple de la petite vieille dame qui savait que mon frère ne lui céderait pas sa place sans savoir que c'était mon frère.

Les conclusions à tirer sont les mêmes que celles dans le cas des explications. De même que nous pouvons dire qu'au sein du cadre original, au sein du réseau original d'alternatives qui a défini ce que nous avons tenté d'expliquer, nous *avons expliqué* pourquoi Brenda n'a pas commandé un dessert, de même au sein du cadre original, au sein de l'ensemble de contraste qui a défini ce que nous avons affirmé savoir, nous *avons su* que le mur était rouge et nous *avons su* que c'était un zèbre dans l'enclos.

Pour introduire un ensemble d'alternatives nouveau et élargi, comme le sceptique est enclin à le faire avec nos énoncés épistémiques, il faut exposer les conséquences de ce que nous savons, ou avons une raison de croire - des conséquences que nous pourrions ne pas savoir, ou n'avoir aucune raison de croire; mais cela ne montre pas que nous ne savions pas, que nous n'avions aucune raison de croire, tout ce qui suit de ces conséquences. Défendre cette idée est, je le soutiens, autant une erreur que de soutenir le fait que nous n'avons pas expliqué pourquoi Brenda n'a pas commandé un dessert - au sein du cadre original, normal - parce que nous n'avons pas expliqué pourquoi elle n'a pas commandé un dessert et

⁸Le même exemple marche bien avec l'opérateur «R → ...». Il peut être vrai de dire qu'Otto ne serait pas mort à moins qu'Alphonse ne l'ait tué (à moins qu'Alphonse ait commis l'acte de le tuer) sans qu'il soit vrai qu'Otto ne serait pas mort à moins qu'Alphonse ne l'ait tué (à moins que ce fut Alphonse qui l'ait tué).

l'a jeté au serveur.^{***}

^{***} Cette traduction est publiée avec l'aimable autorisation du Journal of Philosophy. Article original: *Epistemic Operators* (Journal of Philosophy, 1970, vol. 67, p.1007-1023). REPHA remercie Pascal Engel pour son suivi et ses conseils, et Jacques Vollet pour avoir supervisé cette traduction.